SOLIDARITÉ
VOLUME 24 · NUMÉRO 1
SEPTEMBRE 2002

DALE ! DALE !

LA ESPERANZA

RAPPORT DE STAGE JEUNES AU MEXIQUE · 2001-2002

UN STAGE À LA FONDATION ROBERTO OLIVEROS RIVAS (RORAC)

D'une durée de six mois (d'octobre 2001 à avril 2002), ce stage au Mexique, dans la région appelée *Zone orientale de la vallée de Mexico,* avait pour objectif de réaliser des projets en agronomie, agroforesterie, foresterie communautaire et organisation communautaire.

L'équipe mexicaine du RORAC était composée de spécialistes dans le domaine de l'agriculture écologique et du travail social et elle a épaulé, dans différents projets, les stagiaires de la délégation de jeunes professionnels mandatés par le CISO : Dominic Besner (génie forestier), Ludovic Chagnon (génie rural), Karine Hardy (agronomie), Pierre Lanthier (animation et organisation communautaire) et Catherine Pomares (agronomie).

De gauche à droite, rangée du bas : Tomasa Martinez du RORAC, Pierre Lanthier et Bertha, la cuisinière au RORAC ; rangée du haut : Ludovic Chagnon, Dominic Besner, Dominique Bourduas du CISO, Karine Hardy et Catherine Pomares

LES GRANDES LIGNES DES PROJETS

KARINE HARDY

Le modèle d'agriculture durable a débuté par l'élaboration d'un contrat pour fixer les objectifs entre le bénéficiaire et le RORAC. Ce bénéficiaire a pris le temps de bien l'étudier et finalement a accepté de le signer. Ainsi, après avoir élaboré ce contrat, Karine a commencé les travaux pratiques. Il ne restait que très peu de temps avant la fin du stage. Elle a tout de même pu établir un plan de rotation des cultures choisies avec le producteur. Le terrain où travaillait Karine était situé à San Rafael. Elle s'est aussi beaucoup impliquée dans la communauté de Mira Flores en élaborant des activités avec les femmes. Elle a secondé Pierre à l'animation du groupe de femmes de Caserio de Cortes.

PIERRE LANTHIER

Dans la communauté de Caserio de Cortes, Pierre s'est investi d'abord dans l'évaluation de l'intervention du RORAC auprès de la population, tout en faisant une étude du milieu. À la suite de cette évaluation, l'analyse des besoins et des attentes révélait le manque d'appui au niveau économique. Ainsi, les projets de toilettes sèches et de citernes d'eau, commencés l'année précédente, ont été terminés mais non poursuivis. Or, un projet éducatif et économique s'est instauré auprès des femmes. Pierre et Karine ont développé et dispensé des sessions de formation sur les étapes nécessaires à la création d'une activité économique – dynamique de groupe, gestion de projet, organisation, estime de soi. Les femmes ont décidé de créer la première *panaderia* (boulangerie) de la communauté.

DOMINIC BESNER

Le projet forestier a été élaboré avec la communauté d'Amecameca et quelques autres intervenants de la région. Avec un représentant du RORAC, Dominic et Catherine ont pu concevoir un projet de développement écotouristique afin de diversifier les bénéfices provenant de la forêt communautaire. Tous les aspects devant assurer un développement durable du territoire ont été abordés. Plusieurs sentiers et sites de camping ont été recensés et le réaménagement d'infrastructures existantes a été planifié pour créer le centre d'accueil de ce nouveau parc écotouristique. La formation et l'organisation d'un groupe en charge de ce projet ont été des aspects importants. Durant la longue fin de semaine de Pâques, quelques personnes ont visité le site.

LUDOVIC CHAGNON

Les projets d'irrigation et de construction de citernes de récupération d'eau de pluie devaient être pris en charge par Ludovic et Catherine. En effet, durant les premiers mois, nous avons débuté par l'élaboration des plans des terres agricoles en mesurant des distances, des pentes de terrains, pensant pouvoir établir des réseaux de tuyaux pour l'irrigation. Une fois ces connaissances transposées sur papier, nous avons rendu au RORAC cinq plans. Entre temps, les fonds destinés à la construction des citernes se trouvaient sans cesse retardés par certaines organisations externes au RORAC. Le projet d'irrigation a finalement été mis de côté puisqu'il n'y avait pas de fonds. Le RORAC a décidé de débloquer l'argent pour la première citerne à Zoyatzingo. Ainsi, après Noël 2001, nous avons pu débuter la construction de ce réservoir. Une main-d'œuvre qualifiée difficile à trouver et le matériel insuffisant sont des facteurs avec lesquels il fallait continuellement composer. Le résultat – un réservoir et son petit bassin de décantation – a été surprenant compte tenu des nombreux obstacles.

CATHERINE POMARES

Comme il y a eu beaucoup de retard dans le projet d'irrigation et de citernes, Catherine a continué le stage avec son propre projet. Elle a donc décidé, après Noël 2001, d'élaborer un plan d'agroforesterie comme modèle d'agriculture durable. C'est un plan d'aménagement d'arbres fruitiers. De plus, elle participait déjà au projet d'aménagement écotouristique avec Dominic. Elle a construit un répertoire de plantes médicinales et conçu un sentier d'interprétation. Elle a appris aux gens de l'endroit à reconnaître ces plantes avec l'outil d'apprentissage qu'elle a créé et qui pourra servir à renseigner les touristes.

DIFFÉRENCES CULTURELLES DITES-VOUS ?!?

En se promenant en camion dans le territoire des *Bienes Comunales* de Amecameca, nous découvrons un chargement de bois coupés clandestinement. Notre ami mexicain va à la rencontre du chauffeur et après quelques discussions tumultueuses laisse partir le coupable. Lui a un billet de plus dans ses poches. Comment comprendre cette situation, nous qui ne sommes pas familiers à la corruption, du moins de manière aussi flagrante ?

Il s'agit d'un exemple qui illustre bien les difficultés reliées aux différences culturelles auxquelles nous avons été confrontés au cours du séjour. L'organisation d'un groupe pour la réalisation du projet écotouristique avec la communauté d'Amecameca nous a permis de découvrir les différences les plus marquantes entre nos sociétés.

Former un groupe, ça semble facile. Mais une fois formé, faut-il encore que les personnes se présentent aux réunions. Pourquoi ce manque de participation pour un projet développé pour eux, avec eux et pour lequel ils semblent pourtant fort intéressés ? En demandant à des gens qui ont très peu de ressources d'investir du temps pour un projet qui rapportera à moyen et long terme seulement, faut-il se surprendre du comportement ? De plus, lorsque l'on connaît le nombre de réalisations promises par d'autres autorités et qui n'ont jamais vu le jour, faut-il s'offusquer de cette réaction reflétant un certain scepticisme devant tout projet de développement ? Heureusement, il existe dans tout groupe une poignée d'individus qui croient réellement au projet. C'est à eux qu'il faut s'accrocher.

Une autre réalité à laquelle il faut s'adapter – adaptation plus ou moins difficile selon les personnes – est la ponctualité. Au tout début, nous étions à un rendez-vous avec quinze minutes d'avance. Nous étions évidemment les premiers arrivés. Par la suite, nous pouvions arriver avec plus d'une heure de retard et nous étions toujours les premiers arrivés ! Il est vrai que l'attitude vis-à-vis la gestion du temps est tout autre d'un pays à l'autre. Le fait de prendre le temps de profiter de chaque moment rend les relations interpersonnelles beaucoup plus intéressantes, chose que l'on oublie dans une société comme la nôtre. Cependant, lorsque vient le temps d'organiser un groupe d'une vingtaine de personnes, cet aspect peut devenir très problématique.

Des problèmes de corruption peuvent également entraver le développement de certains projets, et cela est généralisé. Le policier qui donne une contravention dans une rue de Mexico préfère recevoir l'argent sans passer par d'autres intermédiaires et en remettre à son tour une partie à son supérieur. Le problème vient de beaucoup plus haut.

En remontant dans le camion avec un billet de plus dans ses poches, notre ami nous avoue qu'il aurait dû amener le contrevenant aux autorités municipales. Et comment la personne s'en serait tirée ? Avec le même billet, mais à une personne différente. On peut en être choqué ou essayer de comprendre le mécanisme. Avec peu de ressources monétaires et sachant que les autorités ne feront rien pour enrayer le problème, auriez-vous agit différemment ?

CATHERINE POMARES

L'ÉCOTOURISME À LA SALSA MEXICAINE

Amecameca. C'est le nom du village où l'on nous a assigné pour réaliser un projet, celui de développer et protéger la forêt de *los Bienes Comunales de Amecameca*. La situation, telle que l'on nous l'a présentée à notre arrivée au Mexique, était plutôt vaste.

Los Bienes Comunales, ou « biens communautaires » en traduction intégrale, est un titre de propriété en vigueur au pays. Il s'agit d'une communauté locale propriétaire d'un territoire, le plus souvent forestier. La gestion du territoire se fait par la communauté, laquelle est dirigée par un conseil d'administration élu de façon démocratique, sous l'égide de la loi agraire. La communauté d'Amecameca regroupe 564 personnes (ou *comuneros)*, propriétaires de plus de dix mille hectares. Ce sont là les premières données que l'on nous a exposées. Mais plusieurs nuances ont dû être apportées en cours de route.

La superficie réelle est réduite, en fait, à près de quatre mille hectares, la communauté ayant été expropriée de la différence il y a une soixantaine d'années pour la création du Parc national Izta-Popo. Les volcans Iztaccihuatl et Popocatépetl surplombent d'ailleurs majestueusement le territoire en question. Seulement voilà, la communauté n'a jamais reconnu cette expropriation (sans compensation selon elle) et considère toujours ce territoire lui appartenant. Autre nuance, la communauté ne compte pas exactement 564 *comuneros* comme nous le pensions jusqu'à un mois avant la fin du projet. Oubliez les registres officiels !

À partir de ces données, le projet devait répondre aux objectifs de protéger une forêt en déclin et d'augmenter le niveau de vie d'une communauté pauvre possédant pourtant de grandes richesses naturelles. Pour concilier ces objectifs, il nous est apparu qu'un projet de développement écotouristique serait des plus appropriés.

Les attraits étaient là. Aux pieds des volcans, une forêt superbe, une chute d'eau magnifique et des paysages uniques. De plus, il subsistait des infrastructures d'une ancienne pépinière encore en bon état, pouvant servir de centre d'accueil aux visiteurs. Certains bâtiments permettaient d'offrir des services dont des dortoirs pour recevoir des groupes et un mini restaurant offrant de la nourriture locale. À partir de ce centre, plusieurs activités sont possibles. L'aménagement de sentiers de randonnées pédestres, la planification de sentiers d'interprétation, notamment sur les plantes médicinales, et la localisation de sites de camping offraient plusieurs opportunités aux visiteurs tout en évitant la dégradation du milieu naturel. C'est là, en gros, la première phase du projet.

Un travail qui permettra le développement de phases subséquentes a été fait. Un partenariat avec le Parc national Izta-Popo ouvrira plusieurs possibilités, dont des sentiers de longues randonnées et une mise en commun de la gestion du territoire. Des projets de production et de conservation, comme l'utilisation des ressources de la pépinière pour produire des arbres et des plantes qui pourront être vendus aux visiteurs, la mise en place d'une pisciculture et la réinsertion d'animaux presque disparus de la zone, seront également développés.

Voilà pour la partie technique. Néanmoins, toute cette planification ne représente rien sans la participation de la communauté locale. Pour réussir à mettre en oeuvre ce plan, un groupe de travail a été créé à l'intérieur même de la communauté. Il s'agit d'un travail d'organisation sociale auquel nous étions moins bien préparés étant donné son importance. Un groupe de 25 *comuneros* a été au cœur du projet. C'est en travaillant aux côtés de ces gens que nous avons pu grandir autant au cours de cette expérience. Par leur générosité et leur humanisme, ce sont finalement eux qui nous ont enseigné le plus.

DOMINIC BESNER

ENVIRONNEMENT ET DÉVELOPPEMENT

Depuis mon retour du Mexique, je tente de comprendre notre conscience sociale et notre pouvoir d'action par rapport aux problèmes environnementaux.

Au Nord, notre haut niveau de vie nous permet d'atténuer nos erreurs passées et d'agir plus écologiquement. Nous, riches pollueurs, pouvons même nous offrir le luxe de dépolluer nos cours d'eau et d'espérer un jour s'y plonger comme à l'époque de nos parents. Les nouvelles technologies, notre pouvoir et notre sécurité économique, l'appui du gouvernement ainsi que notre accès à l'éducation et à l'information sont des facteurs permettant de changer peu à peu les mentalités et de cette façon les habitudes dévastatrices. Par contre, la surconsommation demeure un comportement maladif, bien conditionné par notre système nord-américain. Est-ce le manque de chaleur humaine qui explique la quête du bonheur et de la sécurité par la consommation impulsive au détriment de l'équilibre de la planète ?

Dépendants directement des fruits de la nature, les paysans du Sud se replient vers la prière et une température clémente comme seule assurance récolte. C'est une question de survie – une survie beaucoup plus primaire que la nôtre – qui se contente de vouloir répondre aux besoins essentiels de la famille un jour à la fois. Ainsi, on pourrait croire que les habitudes de vie du paysan s'harmonisent davantage avec son milieu naturel. Malheureusement, ce n'est pas le cas. La pauvreté peut se permettre aussi le luxe de polluer. J'ai des images marquantes de la contamination au Mexique : des montagnes de déchets au bord des cours d'eau et un peu partout, l'eau « verte malade » des rivières épuisées, le smog épais dans les villes et les environs, sans omettre l'agriculture conventionnel qui affecte la qualité des sols et de l'eau. L'eau, source de vie, a non seulement perdu ses propriétés curatives, mais en plus rend les gens malades. Des images choquantes aux yeux du tourisme étranger et rapidement on cherche le coupable.

Cherchant à obtenir un niveau de vie à l'occidental, les populations du Sud ont intégré peu à peu nos mauvaises habitudes de consommation et nos industries polluantes. Malgré leur faible pouvoir économique, ils s'endettent davantage dans l'achat de produits manufacturés ne comblant en rien leurs besoins primaires. Ainsi, survivre devient plus difficile ! En plus de leur vision à court terme, le manque d'accès à l'information et à l'éducation de qualité ainsi que le faible effort du gouvernement en matière de conservation de l'environnement n'aident pas au changement des mentalités vers un développement durable.

Qui est responsable ? Autant nous, les pays industrialisés, que les pays sous-développés. Le *dumping* de notre vieille technologie, de nos produits nocifs et de nos pratiques non conservatrices, ainsi que l'image du développement que nous avons reflétée et désirée imposer chez eux, sont à l'origine des problèmes environnementaux et sociaux chez eux. Par contre, le manque d'autonomie économique et le déséquilibre politique du Mexique n'aident en rien à freiner la contamination de l'environnement.

En tant qu'agronome, je me sens particulièrement concernée. Pendant longtemps, les agronomes ont transféré des pratiques culturales incorrectes aux agriculteurs. L'éducation des populations du Nord et du Sud s'avère pour moi une solution incontournable vers le développement durable.

KARINE HARDY

IRRIGUER, UN DÉFI DE TAILLE

Un des objectifs du RORAC, l'irrigation de terres agricoles, représente un défi de taille vue la disponibilité de l'eau et les changements qui peuvent survenir en tout temps.

Comme au Québec, les producteurs agricoles du Mexique veulent améliorer leurs conditions de vie. À part les engrais chimiques et les cultures génétiquement spécialisées, il fallait trouver un autre moyen pour augmenter les rendements et les revenus. Les agriculteurs ont décidé de produire durant la saison sèche au Mexique qui s'étale entre les mois d'octobre et avril. Qui dit saison sèche, dit système d'irrigation. En effet, le RORAC veut soutenir les cultivateurs dans l'implantation de tels systèmes. Cette fondation aide maintenant à la construction de citernes. Celles-ci accumulent de l'eau de pluie qui ruisselle puisque dans la vallée de la grande ville de Mexico l'eau ne peut pas être puisée par des pompes verticales dans des puits artésiens, cette eau de la nappe phréatique étant réservée à la ville de Mexico. Donc, ces citernes sont doublement importantes, d'une part, pour empêcher de prendre l'eau nécessaire au centre urbain et, d'autre part, pour amasser l'eau durant la saison des pluies.

À ma formation pré-départ avec le CISO, on m'a demandé d'imaginer comment le stage allait se dérouler, c'est-à-dire prédire le meilleur et le pire. Le meilleur s'est réalisé. J'ai voulu connaître un pays par sa population. Ce que j'ai découvert du Mexique contemporain m'enchante puisque les mexicains m'ont permis de découvrir la musique qui les fait vibrer, de connaître une partie des rêves qui les animent et de participer à leurs fêtes régionales; toutes des activités qui renforcent leur appartenance à la communauté. Je me suis senti chez-moi !

D'un autre côté, le pire n'était pas si mal que ça. Le stage a validé ce que j'avais imaginé. Motivé pour aller au Mexique, mon mandat initial était d'implanter des systèmes d'irrigation pour tous les propriétaires de citernes de récupération d'eau de pluie. Mais aucun des propriétaires du groupe de Zoyatzingo ne possédaient de citerne lorsque je suis arrivé, alors qu'il aurait dû y en avoir au moins trois de construites. Ainsi, le mandat s'est réduit à ne construire qu'un réservoir de récupération d'eau de pluie, puisque nous n'avons obtenu l'argent que pour un seul.

Eduardo W. Gutiérrez Popoca du RORAC et moi avons donc réalisé les plans des terrains de cinq agriculteurs avec l'appui de Catherine. Par la suite, nous avons procédé à la construction du réservoir de récupération d'eau de pluie et de son petit bassin de décantation pour M. Artémio Martinez Altamirano qui habite la ville de Zoyatzingo. Ceci m'a permis d'apprendre, de préciser et de mieux comprendre les éléments de la gestion d'un projet : main-d'œuvre qualifiée, choix et disponibilité du matériel et surtout avoir l'argent pour que les travaux ne s'arrêtent pas. Il s'agit ici de quelques exemples d'éléments avec lesquels il faut constamment négocier ou s'ajuster. Je devais me rendre régulièrement sur le chantier pour constater les progrès des travaux et pour m'assurer que rien n'était laissé au hasard.

Certaines situations freinent les efforts des gens de bonne foi, beaucoup de réalisations tardent à voir le jour. Toutefois, tant et aussi longtemps qu'il y aura des gens de bonne volonté, il y aura une amélioration. Je me suis promis de retourner un jour au Mexique pour revisiter les gens de la fondation RORAC, revoir les projets et renouer avec les communautés.

LUDOVIC CHAGNON

DES FEMMES DE CŒUR

Arrivé à Caserio de Cortes, je voulais m'introduire et vivre dans cette communauté. Devant mes quinze mots « franco-espagnols », les femmes se disaient entre elles: *Que pasa ! Un extraño rico del Norte que quiere vivir con nosotros, es el mundo al revés* ![1] On pouvait percevoir un sentiment de crainte de leur part, ne pouvant concevoir qu'on s'intéresse à elles dans leur pauvreté.

Telle la tortue qui apprivoise son environnement, nous avons appris à nous connaître, bien que moi, tel le lièvre, je voulais aller un peu plus vite, ayant des espérances qui dépassaient même celles de ces femmes. Ce temps de connaissance mutuelle n'est-il pas nécessaire avant d'entreprendre des activités de développement ?

Après deux mois, nous avons commencé à travailler sur un projet économique. L'intérêt envers ce projet éducatif se situait davantage entre la curiosité et l'indifférence. Cependant, ces femmes, aux passés difficiles, pour qui la vie n'est que dur labeur, rêvaient d'un jour meilleur, où il serait possible de penser au lendemain avec un sourire.

Nous avons travaillé comme des fous pendant plusieurs mois, moment où la confiance a pu s'installer. Alors, j'ai eu la grande chance de voir une transformation s'opérer chez ces femmes. Du peu d'estime de soi à la confiance, de la nonchalance à la responsabilité, de la désillusion à l'espoir, j'ai vu des femmes de cœur vouloir aller de l'avant, *ir adelante* comme on dirait au Mexique.

Merci Soccoro, Lola, Delfina, Josefina, la Morena

PIERRE LANTHIER

[1] Qu'est-ce qui se passe ! Un riche étranger du Nord qui veut vivre parmi nous, c'est le monde à l'envers !

Les femmes de Caserio de Cortes

Solidarité est une publication du Centre international de solidarité ouvrière
9405, rue Sherbrooke Est, Montréal QC H2L 6P3
Tél. : (514) 356-8888 • Télécopieur (514) 356-0475 • Courrier : ciso@cam.org • Site web : www.cam.org/~ciso
Coordination : Carmen Dupont • Photos et textes : les stagiaires • Révision des textes : Micheline Jalbert, Louise Pagé
Infographisme : Louise Gravel • Imprimerie Maurice Séguin
Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Ce stage a été rendu possible grâce à une contribution financière de l'Agence canadienne de développement international (ACDI)